

CERCLE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

Saison 2023-2024 – À tu et à toi

25TH ANNIVERSARY EDITION

THE COMMITMENTS d'Alan Parker

Royaume-Uni, 1991, 1h.58.



Avec Robert Arkins (Jimmy Rabbitte), Andrew Strong (Deco Cuffe), Maria Doyle (Natalie Murphy), Johnny Murphy (Joey Fagan)

Scénario : Dick Clement, Ian La Frenais, Roddy Doyle.

Basé sur le livre éponyme de Roddy Doyle.

Comédie dramatique musicale.

Réalisateur

Né en 1944 à Islington, dans la banlieue londonienne, Alan Parker est sans doute mieux connu pour deux succès du box-office américain : *Midnight Express* en 1978, qui raconte les tribulations d'un touriste arrêté pour possession de drogues et surtout *Fame*, comédie musicale sortie en 1980 racontant l'ascension (et la chute) d'un groupe de jeunes gens décidés à percer sur la scène new yorkaise. C'est que la musique, notamment, traverse toute la carrière du réalisateur, de la bande-son célèbre de Giorgio Moroder pour *Midnight Express* à la mise en images de l'album de Pink Floyd dans le film *Pink Floyd : The Wall* (1982), en passant par *Evita* (1996) avec Madonna dans le rôle-titre. Jusqu'à offrir l'occasion d'une collaboration avec ses fils pour la composition de son dernier film, *La Vie de David Gale* (2003). Et bien sûr, dans *The Commitments*, qui ramène Parker vers ses terres d'origine. Il ne faudrait pas pour autant négliger l'engagement politique qu'il déploie dans son œuvre, abordant tant la peine de mort dans *La Vie de David Gale*, que les horreurs de la ségrégation dans *Mississippi Burning* (1988), qui rassemble Gene Hackman et Willem Dafoe. Et jusqu'à combiner ces deux thèmes dans *Pink Floyd : The Wall*, qui magnifie les œuvres du célèbre groupe sur fond de dénonciation du thatchérisme et des régimes totalitaires.

Résumé

Dans l'Irlande des années 1980, Jimmy Rabbitte, manager musical en galère, décide de relancer ses activités en créant un groupe de soul. Du casting chaotique aux répétitions compliquées par les caractères de chacun, on suit ce navire à la dérive qu'est *The Commitments*, le nom donné au groupe par l'un des musiciens vétérans de l'aventure. A travers ces mésaventures se dévoile aussi la réalité sociale d'un pays meurtri par son histoire récente.

Propos du réalisateur

Si vous deviez donner une définition du cinéma, quelle serait la vôtre ?

Oh mon dieu, quelle question typiquement française ! Je pense que le cinéma, c'est être capable de raconter des histoires à propos de la vie des gens. C'est être capable d'utiliser toutes les facettes artistiques en même temps pour y parvenir, car il faut comprendre l'écriture, la mise en scène, le jeu d'acteur, le son, la musique... Le cinéma est un art qui regroupe plein de facettes de l'art ensemble. Et être capable d'utiliser toutes ces facettes artistiques en même temps, est le stade ultime de la création. Désolé, c'est une réponse ennuyeuse à l'anglaise...

Il y a quelque chose d'amusant chez vous. Votre cinéma a toujours été marqué par un profond raffinement visuel et musical. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant de vous voir aujourd'hui faire de la peinture. Pourtant, vous avez souvent répété que vous ne vous êtes jamais considéré comme un cinéaste mais plutôt comme un écrivain...

C'est probablement parce que j'ai commencé en tant qu'écrivain pendant des années. D'ailleurs, sur mon passeport, il est écrit « écrivain » ... Mais il a toujours été marqué « écrivain », jamais réalisateur. Peut-être qu'il faudrait que je le change aujourd'hui. La raison, c'est que j'ai toujours trouvé que « réalisateur » sonnait un peu prétentieux. Pour moi, l'écriture est la base de mon travail et de ce que j'ai toujours voulu faire. Et réaliser, bien que j'aie commencé très jeune, a toujours été une sorte d'extension à mon travail d'écrivain. J'ai toujours considéré que l'écriture était ce qu'il y avait de plus important dans un film. Puis vous commencez à réaliser des films et ça consume votre vie et c'est difficile de vous considérer désormais comme un écrivain. Vous êtes un « réalisateur de film ». Mais au départ, j'étais embarrassé à vrai dire, de me qualifier de « réalisateur ». Peut-être parce que je ne me sentais pas sûr de moi à l'époque dans ce métier. [...]

À l'exception de quelques films plus légers, vous avez globalement toujours été attiré par des projets difficiles et inconfortables, des projets qui seraient impossibles de faire ou de refaire aujourd'hui. Peut-être d'ailleurs est-ce pour cette raison que vous êtes aussi emblématiques d'une époque où le cinéma pouvait oser des choses. C'était une réelle volonté de votre part ?

C'était une époque plus courageuse. On pouvait y faire du cinéma qui avait des choses à dire. Et pourtant, mes films étaient des films de studios, pas des films indépendants. En fait, ma génération de cinéastes était une génération où nous devenions réalisateurs car nous avions des choses à dire. On se servait de nos films pour affirmer des points de vue et des idées sur le monde, la vie, la politique. De nos jours, c'est ce que le cinéma devrait être d'ailleurs. [...]

Vous avez une carrière très éclectique et très riche. De quel projet êtes-vous le plus fier ?

C'est une excellente question et je n'ai pas vraiment de réponse claire. J'ai fait quatorze films et je suis fier de tous. Il n'y en a aucun dont je ne suis pas fier. Certains n'aimeront pas tel film ou tel film, certains critiques aussi. Mais c'est bien quand vous regardez votre carrière et que vous rendez compte que vous aimez chacun de vos films. Peut-être parce que je n'ai rien fait que je n'avais pas envie de faire. Je n'ai jamais de films juste pour l'argent ou parce qu'on m'a dit de le faire. J'ai toujours eu une certaine liberté à l'européenne au sein du système américain, ce qui est inhabituel. J'ai eu vraiment beaucoup de chance.

(pour lire cet entretien dans son entier:

<https://mondocrine.net/interview-rencontre-avec-cineaste-alan-parker-realisateur/>)

Regard de la critique

Film musical donc, [...] c'est son arrière-plan qui a captivé Parker, un arrière-plan social qu'il traque d'emblée, avant que la musique ne se charge de s'en faire le vecteur. Pour ce faire, le cinéaste a planté sa caméra à Dublin et il a cherché en premier lieu à pénétrer la *Dublin soul*, l'âme de la capitale irlandaise. Il est allé en ses tréfonds, il a fouillé sa pauvreté en d'étonnantes tableaux bien loin des cartes postales touristiques. Il a surtout scruté sa jeunesse [...]. Pas n'importe laquelle d'ailleurs : celle des quartiers défavorisés du Nord, une jeunesse désemparée, dont l'un des personnages du film dit qu'elle serait prolétaire... si elle n'était au chômage. [...] Et de cet arrière-fond de misère, sans auto-compassion mais pleine de force et d'humour, naît la musique. La musique comme exutoire bien sûr, mais aussi la musique chargée de rêves, dont le principal est celui de s'en sortir, d'échapper à ces bas-fonds aux cieux gris, à un avenir bouché.

C'est là qu'intervient à nouveau la *Dublin soul*. Car le but de celui qui monte le groupe, c'est de faire de la *soul music* noire américaine. Paradoxe ? Non, car ces jeunes se sentent les Noirs de l'Irlande, de Dublin. Et cette musique est celle qui les représente le mieux, proche de leurs difficultés, de leurs aspirations, de leurs corps – leurs tripes et leur sexe –, de leurs mots qu'ils ne mâchent pas et qui délimitent leur univers. L'une des réussites de Parker est d'avoir su faire passer ses interprètes (tous des amateurs) des balbutiements initiaux à une musique qui fait mieux que se tenir et prend l'amateur à la gorge.

François Ramasse, *Positif*, n° 368, octobre 1991

Fiche préparée par Adèle Morerod

Vous souhaitez réagir au film ? Adressez un courriel à : contact@cercleretudescine.ch